



« Contre les préjugés : redonner à chacun sa place dans le roman national »

Dans son ouvrage *Ce sont nos frères et leurs enfants sont nos enfants* (Zellige, 2016), la journaliste Nadia Hathroubi-Safsaf retrace le parcours de Leïla, musulmane, et d'Anne, juive, dont l'amitié va être altérée par le conflit israélo-palestinien. Un roman récompensé en 2017 par le prix Les Voix de la paix, qui distingue des acteurs du dialogue interreligieux.

Comment l'idée de ce roman vous est-elle venue ?

Nadia Hathroubi-Safsaf : La première fois que j'y ai pensé, c'était lors d'un voyage en Palestine, en 2002. J'avais alors 27 ans. J'étais partie pour faire un reportage sur une association de femmes qui œuvraient pour le dialogue interreligieux. Je me suis, entre autres, rendue à Gaza, qui était sous couvre-feu. Il faisait froid, j'avais faim, mais les conditions des habitants étaient encore pires que les miennes.

Ce qui m'a le plus marquée là-bas, c'était tous les enfants malades. Beaucoup avaient des conjonctivites et certains avaient même du pus qui sortait de leurs yeux. Comment peut-on en arriver là ? Ce voyage n'a duré que dix jours, mais j'ai mis des mois à m'en remettre. J'étais frustrée de ne pas utiliser toute la matière que j'avais amassé pour mon reportage et je voulais garder une trace de tout ce que j'avais vu. J'ai alors décidé d'en faire un roman.

Pourquoi avoir choisi d'écrire une fiction ?

→ La fiction me permettait d'avoir davantage de liberté. À travers des personnages, je pouvais dire beaucoup plus de choses que dans un simple article. Mais même si c'est un roman, tous les faits et les chiffres sont véridiques. J'ai réalisé tout un travail de documen-

tation. Je suis allée au Mémorial de la Shoah, aux Archives nationales, j'ai visité des camps de travail, comme celui de Rivesaltes, près de Perpignan... En tout, mes recherches ont duré environ six mois.

Comment le conflit israélo-palestinien est-il traité dans la littérature ?

→ Il y a quelques romans qui abordent le sujet, comme le livre de Souad Amiry, *Un Cappuccino à Ramallah*, qui raconte le quotidien sous le couvre-feu à Gaza, ou encore la trilogie sur le Moyen-Orient *Inch' Allah*, de Gilbert Sinoué. Mais très peu d'auteurs osent aborder le sujet, car le conflit n'est pas encore résolu et que tout se qui s'en rapproche fait polémique.

Je pense tout de même que, dans les années à venir, il y aura de plus en plus de livres autour du conflit israélo-palestinien. Mais, pour cela, il faut que des auteurs prennent la plume et surtout que les éditeurs se montrent moins frileux.

D'après-vous, est-ce que les relations entre juifs et musulmans en France sont en train de s'améliorer ou, au contraire, de se dégrader ?

→ On ne peut répondre à cette question qu'avec beaucoup de nuance. De nombreuses initiatives sont lancées pour qu'il y ait un dialogue plus important entre les deux communa-

tés. Par exemple, grâce à la création de rencontres entre les scouts juifs et les scouts musulmans, ou encore grâce à l'organisation de voyages à Auschwitz par de nombreux lycées...

Mais, à côté de ces initiatives, il y a encore malheureusement certains musulmans qui tiennent des propos anti-sémites, et certains juifs qui ont du ressentiment envers des jeunes musulmans issus de l'immigration.

Il faut également souligner la responsabilité des médias dans les tensions qu'il peut y avoir entre les communautés. Ces derniers ne montrent, en général, que ce qui divise et non ce qui rassemble. Il est vrai qu'il faut dénoncer certains actes, mais il est aussi important de mettre en avant des exemples de bonne cohabitation entre ces deux religions.

D'après moi, l'amélioration des relations entre juifs et musulmans doit passer par l'enseignement de l'Histoire. Il faut expliquer aux jeunes que la France n'a pas toujours été à la hauteur, mais qu'elle est capable, aujourd'hui, de regarder ses erreurs en face. Il faut également redonner à chacun sa juste place dans le roman national. Les jeunes issus de l'immigration seraient fiers de savoir que leurs ancêtres ont joué un rôle dans l'Histoire de France, par exemple en participant à la Résistance. C'est ce qui permettrait à ces jeunes de se sentir appartenir à la nation. ■

Clémence Maret